

---

## MONA OZOUF : "LA CAUSE DES LIVRES EST MENACEE"

Par Marc Riglet (Lire), publié le 21/11/2011

**Mona Ozouf est sans doute l'historienne la plus discrète de la Pléiade. Connue pour ses travaux sur la Révolution française, elle a également écrit sur la République et son école. Rencontre.**

Sans doute, de la pléiade de nos grands historiens contemporains, Mona Ozouf est-elle la plus discrète. Son oeuvre est pourtant de taille. Dans son massif, on distingue, d'abord, les travaux sur la Révolution française. Ils furent conduits de concert avec son mari, Jacques Ozouf, et leur ami, François Furet. C'est dire qu'ils suscitèrent les débats et les combats que la Révolution n'a, de toute façon, jamais cessé de nourrir. Elle y prit sa part, avec réserve, mais détermination. De l'intérêt passionné pour la Révolution à l'intérêt vif pour la République, il n'y avait qu'un pas, qui fut franchi. Pur produit de l'élitisme républicain, bonne élève, normalienne, agrégée, elle a pour la République réelle, celle jacobine, la reconnaissance des boursiers. Mais sa République de coeur, celle qui aurait pu faire une France forte de son unité et riche de ses diversités, est girondine. Attachée aux combats pour l'émancipation des femmes, brillante historienne de leur littérature, elle se garde de confondre la cause des femmes avec la guerre des sexes. Historienne qui sait écrire, cette jolie femme menue est une grande dame.

***La cause des livres.* C'est sous ce beau titre que vous rassemblez une sélection de près de quarante ans de critiques littéraires données au *Nouvel Observateur*. A cette cause, vous devinez que nous sommes sensibles. Contre quels ennemis, contre quels périls faut-il donc la défendre?**

**Mona Ozouf.** On peut d'abord faire une réponse générale, avant d'épingler des adversaires dûment étiquetés. La cause des livres est menacée parce qu'il y a une crise globale de la lecture. Une crise de la lecture qui ne tient pas au fait que les enfants n'apprendraient plus à lire à l'école, que les méthodes ne seraient plus adaptées... Je ne décolère pas, par exemple, contre l'idée que les difficultés à lire des enfants seraient dues à la fameuse méthode globale. Ce n'est pas une affaire de méthode. Les ennemis de la lecture, dans notre monde, sont, de manière beaucoup plus massive et profonde, la difficulté de se procurer, dans notre société, les biens qui sont indispensables à la lecture: le silence, la solitude et, de façon provocante, j'aurais envie d'ajouter l'ennui. Si je compare, par exemple, l'emploi du temps de ma jeunesse à celui de mes petites-filles, je vois à quel point le leur est gavé de choses à faire, d'"activités", comme disent les parents obsédés à l'idée qu'il faut remplir le "programme". Dans mon souvenir, mes jeudis, mes dimanches, les vacances étaient totalement vides de projets, de distractions, de loisirs organisés et il y avait là, forcément, un recours à la page imprimée qui était le seul moyen de sortir de la vacuité de ces après-midi interminables!

**Au titre des périls, vous n'invoquez pas les nouvelles technologies, auxquelles on pense, pourtant, aujourd'hui, spontanément.**

**M.O.** Elles font partie du lot, évidemment. Je n'ai pas parlé des jeux vidéo, des addictions à l'ordinateur, aux portables, aux SMS, au fait que les enfants ont

---

aujourd'hui un besoin constant d'être reliés aux autres. Mais il y a d'autres ennemis à combattre. Je crois, plus profondément, que le livre vous débarbouille du sentiment que les destins sont formatés. Il vous guérit, s'il en est besoin, des déterminismes. Le livre, c'est la surprise, c'est l'imprévu. La cause des livres, c'est la liberté des êtres. De sorte que l'on voit bien qui sont ses adversaires : ce sont ceux qui ont peur des livres, au point, éventuellement, de les brûler. Parce que dans un livre - c'est la grande question posée sous la Révolution française - gît toujours la menace d'un contre-enseignement. On a beau imaginer la pédagogie la plus adaptée, la plus formatée, la plus dirigée vers le bonheur collectif, il peut toujours se faire qu'en lisant un livre on soit contre-éduqué. Il y a toujours eu dans les esprits ou les sociétés totalitaires une méfiance vis-à-vis du livre. Ce n'est pas tenir un propos exagérément exalté que de dire que la cause des livres est celle de la liberté. Voilà, c'est ce que ce titre veut dire.

**Dans votre activité journalistique, vous avez été conduite, naturellement, à rendre compte de quantité de livres d'histoire. Les auteurs étant vos collègues, vous étiez exposée aux risques de la complaisance. Or, en recensant le livre de Paul Veyne, *Le pain et le cirque*, le moins qu'on puisse dire, c'est que vous n'êtes pas tendre. Après avoir salué sa virtuosité, vous concluez qu'il pratique "une histoire hyperraffinée qui s'édifie sur une anthropologie courtaude". Cela n'a pas dû lui plaire!**

**M.O.** Je ne sais pas si cela lui a plu ou pas, mais il est vrai que Paul Veyne est ultrabrillant. Il est aussi provoquant. Il faut se rappeler le contexte. En ce temps-là, nous sommes en 1976, on était tous sensibles, même si on avait un peu quitté les eaux orthodoxes du marxisme, à l'idée que l'histoire restait mue par de puissants déterminismes.

Paul Veyne, lui, se promenait dans l'histoire avec beaucoup de désinvolture. On avait un peu l'impression, surtout dans ce livre-là, qu'une fois son compte réglé à chacune des explications finalistes déterministes, il nous laissait face à l'éternelle nature humaine. C'est-à-dire la philosophie de madame Michu: "les hommes sont ce qu'ils sont", "les affaires sont les affaires", "il faut ce qu'il faut"... Il avait peut-être raison, mais, à l'époque où le livre est paru, c'était quelque chose de difficile à accepter, parce qu'on baignait tous dans une idéologie constructiviste. Aujourd'hui, il est probable que j'aurais été moins désinvolte dans ma conclusion. C'est probablement un effet de l'âge, parce que plus on prend de l'âge, plus on se rend compte que la part non choisie de l'existence compte beaucoup.

### **Mona Ozouf**

Mona Ozouf, née en 1931, est fille d'instituteurs bretons. De son père, militant de la cause bretonne, elle tire sa sensibilité aux sentiments d'appartenance aux "petites patries". De son éducation républicaine, elle retient les valeurs de l'excellence scolaire. Normalienne, agrégée, elle se distingue par ses travaux sur la Révolution, la République et son école, les femmes de lettres et, aussi, sur les liens qui s'établissent entre la littérature et l'histoire. Chroniqueuse littéraire au *Nouvel Observateur* depuis près d'un demi-siècle, servie par une écriture d'une rare élégance, elle aura jeté sur les travaux de ses pairs un regard bienveillant mais justement critique.

---

**Diriez-vous qu'il s'agit, pour l'historien, de remplir deux fonctions: raconter une histoire et en rendre raison, mais aussi de régler un problème: celui de trouver le bon équilibre entre ces deux fonctions?**

**M.O.** Il y a effectivement toujours un point d'équilibre à trouver. Si je peux prendre un exemple qui me concerne, quand j'ai écrit Varennes, la mort de la royauté, j'ai été constamment tiraillée entre le récit de l'"événement" et son besoin d'explication. Pourquoi est-ce à ce moment-là que la royauté française meurt? Il y aura des rois, ensuite, bien sûr. Mais, même si l'un d'eux se fera sacrer à Reims, ils ne seront plus sacrés par l'opinion. C'est à Varennes que la sacralité de la royauté s'achève. C'est cela qu'il faut expliquer. Pourquoi cela se fait? Comment? Qu'est-ce qui a préparé - peut-être de longue date - cet événement et en quoi est-il révélateur? Il reste que dans l'événement, il y a toujours quelque chose d'inexplicable, il y a un résidu intempestif. Varennes est, de ce point de vue, un merveilleux exemple puisque toute l'histoire tient en une poignée de minutes: à un retard, l'essieu de la berline qui casse; au fait que Louis XVI est reconnu, au fait qu'il s'attarde un peu trop pour se restaurer, que sais-je. Il est vrai que l'historien qui raconte Varennes ne peut pas être sans cesse occupé par ces questions. Mais il doit se garder de céder au péché mignon de l'historiographie qui est de raconter l'événement comme s'il ne pouvait pas avoir d'autre fin que celle qu'il a eue. C'est d'ailleurs pour cette raison que je me tiens éloignée de la biographie. Je n'ai jamais écrit de biographie et je crois que j'aurais beaucoup de mal à le faire, parce qu'à mes yeux la biographie est l'écriture de la nécessité: on connaît la fin et on tire le fil.

**Vous avez consacré de nombreux articles à des gens dont vous étiez proche et qui, comme vous, avaient eu l'expérience du communisme. Je pense à François Furet, à Annie Kriegel et à Emmanuel Le Roy Ladurie. Comme vous, ils se sont dépris de cette conviction de jeunesse, et ce qui vous intéresse particulièrement, ce sont les conditions, différentes, de leur désengagement.**

**M.O.** Lorsque l'on entrait, jeune communiste comme moi, à l'Ecole normale supérieure, on nous donnait comme modèle Annie Kriegel, alors Annie Becker. Annie était intellectuellement éblouissante et exemplairement militante. Elle avait divisé son temps en trois. Les trois-huit de l'usine étaient reproduits à l'Ecole: huit heures pour l'agrégation, huit heures pour le Parti, et huit heures en vrac pour tous les autres besoins du corps, du cœur, de l'âme, et tout ce que l'on veut. Tout cela était un peu intimidant quand on arrivait. Quant à la sortie de la croyance, effectivement, il y en avait de trois sortes, c'est du moins ce que je tente de montrer dans les trois articles que je consacre à ces "camarades" qui étaient en même temps des "copains".

A vrai dire, Annie n'était pas tout à fait une copine, c'était une amie. C'était une personne intimidante. Lorsqu'elle sort du Parti, elle ne perd rien de sa formidable énergie vitale et de son érudition communiste. C'est-à-dire qu'elle part du Parti mais que ça l'intéresse toujours. La langue communiste, les méandres et les magouilles de l'appareil, tout cela continue à l'intéresser passionnément. Evidemment, elle déchiffre tout ça mieux que quiconque parce qu'elle a été au centre de l'appareil et

---

que, en plus, elle dispose d'une érudition historique. C'est donc à la fois une sortie qui la mène idéologiquement très loin du Parti mais qui, en même temps, ne la laisse jamais très loin, puisque le Parti reste son objet d'étude. C'est une sortie très étrange.

**Les malveillants, mais qui avaient un peu la même idée que celle que vous soutenez, disaient que, au fond, elle était restée stalinienne.**

**M.O.** On peut dire ça, si on veut. Les adversaires d'Annie la déportent de l'autre côté de l'échiquier politique, où, disent-ils, elle garde le même fanatisme. Mais ils ne voient pas que parfois elle s'en écarte. Elle continue à vivre dans l'orbe de la pensée, du langage, du lexique de la rhétorique communiste et c'est ça qui est fascinant dans cet itinéraire-là. Emmanuel Le Roy Ladurie, c'est tout autre chose. Lui aussi dérive politiquement, d'ailleurs à peu près au même endroit qu'Annie, c'est-à-dire à droite. Mais lui, c'est le Huron au PC, c'est l'ingénu au PC.

**Et, en même temps, il est presque plus simple d'expliquer son engagement: il faut qu'il expie sa classe d'origine, son père, ministre de Pétain...**

**M.O.** Oui, il y a ce côté-là, mais il y a aussi le côté "qu'est-ce qui a bien pu m'arriver?" A partir du moment où il adhère au PC, toute sa famille se demande quelle mouche l'a piqué! Les tantes dévotes lui conseillent de relire l'Évangile! Tout au long de son itinéraire, Emmanuel a gardé ce côté un peu... professeur Nimbus! C'est l'ingénu. Il sort du Parti. Il ne sait pas trop pourquoi il y est entré, pourquoi il en est sorti. C'est donc tout à fait autre chose. Et, pour le coup, lui, une fois sorti, ne réinvestit aucune passion.

**François Furet, maintenant. Le compte rendu que vous consacrez à son *Passé d'une illusion*, resté inédit jusque-là, est intitulé "Le thérapeute de la croyance". Faut-il comprendre par là que le communisme est une maladie?**

**M.O.** Pour nous, en tout cas, il a été une maladie de jeunesse, c'est absolument évident. Maladie, n'employons pas de termes trop tragiques non plus, disons un aveuglement, une illusion de jeunesse. Non, ce qui est intéressant dans la "sortie du communisme" de François Furet, c'est qu'une fois que ses yeux se sont ouverts, c'était fini. Pour lui, ce qui restait, c'était la question: "Qu'est-ce qui fait croire? Comment peut-il se faire qu'on croit alors qu'on ne croit plus, qu'on ne croit plus qu'à demi?" Autrement dit, comment expliquer l'extraordinaire résistance de l'idéologie au démenti de la réalité? C'est cela qui, profondément, l'intéresse. Et c'est le sujet du *Passé d'une illusion*: quels tours et détours prennent les croyants pour continuer à croire ce qu'ils ne croient plus tout à fait? Comment fait-on pour garder sa croyance quand on perd la foi?

**Mais la question de la croyance n'est pas épuisée lorsque l'on "sort" du communisme. Il faut encore croire à la démocratie.**

**M.O.** Chez François Furet, la démocratie est plutôt un objet d'adhésion. Une adhésion lucide et critique puisque, en même temps, il n'a cessé de réfléchir sur ce qui la menace et sur ses dérives. Notamment, celle qui conduit à un monde horizontal plat, tiède, et qui permet difficilement une représentation de l'avenir. Il y

---

a aussi ça chez Furet: comment allons-nous vivre quand nous ne pouvons plus imaginer un autre monde que celui dans lequel nous vivons?

La Révolution française, ce fut l'autre grand sujet que vous avez partagé avec François Furet et qui vous opposa à d'autres historiens. Maurice Agulhon, par exemple. Lorsque vous rendez compte de son livre, *Histoire vagabonde*, vous le reprenez sur la question cruciale: celle de la Terreur. N'est-elle qu'une dérive de la Révolution, ou est-ce sa vérité? Maurice Agulhon en tient pour la première hypothèse et vous pour la seconde.

**M.O.**Oui, mais il n'y avait pas d'opposition frontale entre Agulhon et Furet. Je suis extrêmement admirative de l'oeuvre d'Agulhon, pour son ethnologie de la France, sa manière de visiter notre pays avec un oeil à la fois de politique et d'ethnologue. On lui doit beaucoup, on ne voit pas la France de la même manière quand on a lu Agulhon que quand on ne l'a pas lu. Il est vrai que le bicentenaire de la Révolution - qui comme toute commémoration a forcément clivé ou accentué les révolutions - a trouvé Agulhon du côté jacobin où le portait d'ailleurs son éducation. Il était fils d'instituteur, protestant. Il a été fâché par l'idée qu'on puisse dire qu'il y avait dans la Révolution française quelque chose qui conduisait à la Terreur. Il était convaincu que la Terreur n'était pas du tout un développement logique de la Révolution mais une sorte d'expédient, malheureux - parce que Agulhon n'est évidemment pas favorable à la Terreur -, un expédient malheureux et aussi indispensable en raison des fractures, de la guerre civile, des guerres étrangères, etc. Il est resté, comme tellement d'historiens français, intimidé, époustoufflé presque, épaté je dirais, par Robespierre et la politique de salut public. C'est une chose constante dans l'histoire française. Songez que Lamartine, quand il entreprend son histoire des Girondins, il la commence avec l'idée de faire un portrait de ces jeunes gens talentueux qui composent la Gironde, et que le livre finit en adoration de Robespierre! Il y a une sorte de captation de Lamartine par Robespierre. Et on pourrait ajouter bien d'autres exemples.

Plus fondamentalement, une chose prédispose les révolutionnaires à une politique de contrainte: c'est leur volonté de régénérer les hommes, de repétrir les âmes et les coeurs. Quand on a cela en tête, une politique de la force est au bout ou, en tout cas, risque d'être au bout. Et c'est cela qu'Agulhon n'a jamais voulu nous concéder, à Furet et à moi, parce que cela choquait ses convictions profondes.

**Changeons de registre et abordons les rivages de la littérature. Vous manifestez un goût prononcé pour le genre de la correspondance et vous aimez à citer Germaine de Staël qui disait: "La vérité est dans mes lettres." Evidemment, si la vérité est quelque part, il ne faut pas la rater.**

**M.O.**Il y a toujours des découvertes dans les correspondances. Bon, je radote avec mon histoire d'imprévu, d'imprévisible, mais oui, on y fait toujours des découvertes inattendues. La correspondance est un genre moins endimanché que les Mémoires. Avec les Mémoires, on trouve une reconstitution de l'existence, peu ou prou, on se redonne un coup de peigne, on pense à la postérité. Dans les correspondances, on pense à la personne à qui on écrit. Il y a un côté désinvolte, dégagé, décousu, qui me plaît beaucoup.

---

**Quelle supériorité aurait le genre de la correspondance par rapport au journal? Moins tourné vers soi?**

**M.O.**Oui, c'est cela. La correspondance est un échange. L'une de mes préférées est la correspondance de Flaubert et George Sand. Elle illustre totalement ce que j'aime dans les correspondances: une rencontre improbable entre deux êtres antinomiques. Lui a commencé par dire pis que pendre sur ce qu'elle écrivait. Il explique qu'elle produit - trois livres par an - encore mieux qu'un pommier ses pommes, que c'est de la littérature féminine, c'est-à-dire une littérature liquide qui ressemble aux larmes et au lait! Il est prévenu contre elle, par tempérament. Il déteste la religion humanitaire, le progrès... tout ce à quoi elle croit. Bref, des choses tout à fait déplaisantes et tout à fait misogynes.

Et puis, ils se rencontrent. Elle fait un compte rendu élogieux d'un de ses livres - *Madame Bovary* ou *L'éducation sentimentale*, je ne sais plus. Il en est enchanté et lui écrit pour la remercier. Elle lui répond et c'est le coup de foudre d'amitié. Il l'invite à Croisset. Elle a le génie de ne pas importuner la vieille madame Flaubert qui a l'oeil, et qui se méfie des visites féminines, mais qui a tout de suite compris que George Sand n'était pas menaçante. Et les voilà qui échangent une correspondance d'une drôlerie extraordinaire: aucun des deux ne renonce à prêcher à l'autre sa religion à lui. Mais cela n'altère en rien leur amitié. On voit, par exemple, George Sand lui prêcher le mariage, ce qui fait horreur à Flaubert. Mais elle continue. En 1870, les voici à fronts renversés. Curieusement, c'est Flaubert qui, jusque-là, vomit sur la patrie, sur le clairon et sur l'armée, et qui, soudain, est pris d'une petite fièvre antiprussienne et fait l'exercice. Il explique tout cela à George Sand dans ses lettres. Et c'est elle, la patriote, qui le calme et qui, en vieille paysanne, lui rappelle les horreurs de la guerre, les champs dévastés, les familles endeuillées, les hommes arrachés au terroir, le sang, les larmes... Il y a là quelque chose d'extraordinaire. Les correspondances ont cette richesse-là.

**La patrie, le sentiment national, voici un autre de vos sujets. Vous y avez consacré un livre, *Composition française*, et vous êtes aussi intervenue dans le récent débat sur l'identité française. Vous avez pris une position qui, en gros, était de dire que, lancé comme il l'avait été, ce n'était pas très malin, mais que ce débat, en tant que tel, était recevable.**

**M.O.**Il est toujours intéressant, en effet, de voir ce qui pousse un groupe, une collectivité, à parler d'elle-même en disant "nous". Quel est le sentiment mystérieux qui nous autorise à dire "nous, Français", "nous, Bretons"? Une autre raison me poussait à ne pas mépriser l'argumentaire de M. Besson au départ. Il constatait qu'il y avait une crise de l'identité française. Ce qui est une évidence. La France est devenue une puissance mineure, elle s'est plus ou moins dissoute dans l'ensemble européen et, par ailleurs, le roman national, tel que nous l'avons tous fréquenté dans nos écolages lointains, est mis en question par des contestations coloniales, régionales, sexuelles. De surcroît, mon ami Pierre Nora fait justement remarquer que la France a peut-être, plus qu'un autre pays, besoin de réfléchir à son identité. Parce que la France est un pays où les antagonismes sont forts - Armagnacs et Bourguignons, Gaulois et Francs, rouges et blancs, Girondins et Montagnards -,

---

elle a besoin d'un récit unitaire. Donc la question de l'identité est intéressante et l'on peut y répondre de mille et une façons.

En revanche, la manière dont le débat a été lancé était proprement caricaturale. Un débat national qui voyage par les préfectures et les sous-préfectures, qui est présenté comme descendant de la capitale vers les périphéries, c'est exactement le péché jacobin français, où l'unité se construit de haut en bas, et ne remonte jamais de bas en haut. Ajoutez à cela le lien fait avec l'immigration et vous avez la recette du fiasco.

Nous avons commencé par la "cause des livres", je vous propose de conclure par la "cause des femmes". Vous l'avez admirablement servie dans un très beau livre, *Les mots des femmes*. Il s'agissait, à travers les oeuvres de Madame du Deffand, de Madame Rolland, de Germaine de Staël, George Sand, Colette, Simone de Beauvoir... et j'en oublie, d'apprécier l'apport singulier de cette littérature, non seulement aux lettres françaises mais aussi à la société française. Par ailleurs, lorsque l'occasion s'offre, vous ne vous privez pas de prendre position sur les questions posées par le féminisme et par les féministes. Vous seriez, dit-on, une tenante du "féminisme à la française"!

**M.O.** Commençons par faire simple. Suis-je féministe? Oui, à l'évidence, puisque je pense que tout ce qui plaide pour l'émancipation féminine me fait plaisir à accueillir et à saluer. A mon âge, on fait partie des femmes qui ont vécu un "Ancien Régime" des femmes, et un Ancien Régime qui était une contrainte terrible pour toutes les jeunes personnes de ma génération, terrifiées par la sexualité pour des raisons évidentes: aucun moyen contraceptif, une surveillance étroite et soupçonneuse de la part des aînés. Mes amies et moi avons vécu ça et, pour moi, l'accès à la contraception est la grande révolution du siècle, parce que c'est la maîtrise de ce qu'il y avait de plus immaîtrisable dans le corps féminin. C'est une immense victoire. Elle devrait éviter les pleurnicheries sur la femme éternelle victime.

Par ailleurs, dans mon enfance, dans ma trajectoire personnelle, j'ai été élevée par des femmes, puisque malheureusement mon père est mort alors que j'étais très jeune. J'ai été élevée par des femmes qui m'ont enseigné que la première chose à faire était d'assurer son indépendance et sa liberté personnelle. C'était la chose fondamentale de l'existence. Ma mère et ma grand-mère ne comptaient sur aucun prince charmant - je dis ça car j'aime beaucoup cette formule de Jules Renard qui dit: "Etre féministe, c'est ne pas croire au prince charmant." Lorsque j'ai écrit *Les mots des femmes*, on m'a dit: oui, mais ce sont des privilégiées. Bien sûr que mes femmes de lettres sont des privilégiées et que pour écrire sur les femmes, sur le destin féminin, il leur fallait avoir accès à une certaine culture. Mais je ne crois nullement que les privilégiées n'aient rien à dire aux autres femmes. Les leçons qu'elles ont dispensées sont encore écoutables. Par ailleurs, ce qui m'a frappée dans tous ces portraits féminins, tellement différents - parce que entre Madame Rolland, Simone de Beauvoir et Simone Weil, il y a une distance énorme -, c'est que toutes ces femmes ont en partage deux vertus: l'acuité intellectuelle et l'ironie. Ces femmes portent sur le monde masculin, un monde frivolement occupé de chasses, de batailles, d'argent, etc., un regard tout à fait rafraîchissant et souvent comique. Elles

---

ont toutes intériorisé très vite qu'il faut faire avec ce qu'on a: elles sont toutes vaccinées contre la chimère.

**Au fond, ce que certaines féministes vous reprochent, c'est votre attachement à la féminité.**

**M.O.**Le point le plus crucial du litige entre les féministes, qui se désignent comme "vraies", et moi, qui suis sans doute à leurs yeux une "fausse", c'est la question de la "nature". La "nature féminine" est devenue un gros mot et l'on comprend bien pourquoi. Ce mot a servi pendant très longtemps à claquemurer les femmes dans un destin formaté. Il serait de la nature des femmes d'être près des berceaux et des fourneaux. On rejettera, bien sûr, ce déterminisme sommaire. Cela dit, je crois qu'il n'est pas tout à fait indifférent de naître femme ou de naître homme. Je crois qu'il y a des contraintes propres à l'existence féminine. Plus largement, il y a beaucoup de non-choisi dans une existence, ne serait-ce que le fait de souffrir, le fait de devoir mourir. Il est totalement fou de penser que nous construisons tout de notre propre vie, que nous l'inventons. Ah, la bonne fortune contemporaine du mot "invention"! Moi je ne peux pas adhérer à ça.

Pour en revenir aux femmes, je pense, profondément, qu'elles n'ont pas une vision de la durée identique à celle des hommes. On peut le constater par des exemples très prosaïques. Qui tient le greffe des anniversaires dans la famille? Qui colle les photos dans les albums? Qui n'oublie pas que le petit-neveu va avoir huit ans? Ce sont les femmes. Lisez les petites annonces de rencontre. Qui demande la rencontre "...et plus si affinités"? Eh bien, le "plus", ce sont les femmes qui le demandent. Statistiquement bien sûr, je ne veux pas faire de généralités... Statistiquement, les femmes, je crois, et cela va apparaître comme une niaiserie mais tant pis, les femmes ne séparent pas, ou ne séparent pas tout à fait ou ne séparent pas encore, car je serai prudente, l'amour de la sexualité. Et je pense que c'est une différence fondamentale, mais je sais que ça va passer pour une stupidité. Mais je pense que c'est ça qui nous sépare. Je crois aussi par ailleurs que les femmes, et c'est vrai dans les portraits de femmes que j'ai tenté de faire, sont les gardiennes de la civilité, les gardiennes des manières.

**C'est pourquoi, dans La cause des livres, vous rendez hommage au beau livre de Claude Habib sur la galanterie.**

**M.O.**Oui, et c'est ce qui nous a valu, à elle et à moi, les foudres des féministes de Princeton! Comme si la galanterie était une offense impardonnable, une mise en scène de la faiblesse du sexe féminin. C'est tout le contraire. La galanterie, c'est un hommage de la force à la faiblesse: c'est une manière de retourner la faiblesse en force. C'est cela qui est délicieux dans la galanterie et désolant dans l'extinction des manières. Il y a un texte de Benjamin Constant dans lequel il dit: "Les manières sont les divinités tutélaires des relations humaines." Je trouve que c'est une très belle phrase et je pense que ce sont aussi les femmes qui sont - ou qui étaient, hélas - les gardiennes de ces manières. Là est leur contribution à la civilité ordinaire. On considère souvent les "manières", les "égards", comme des hypocrisies surannées, comme des impostures. Mais si ces "impostures" sont ce qui rend la vie vivable entre les individus, quoi de plus précieux?



